

RETOUR de FAVRICHON et SIEFFERT.

Allocution de M. Pierre Moniot

28 mai 1945

A vous tous mes AMIS qui, peut-être mal informés, pourriez vous étonner d'une manifestation d'un éclat inusité à l'occasion du retour de nos Camarades, laissez-moi tout d'abord vous dire que tous au Comité de notre entreprise, nous avons depuis longtemps penser à fêter avec éclat le retour de tous nos prisonniers. Il nous faut attendre leur retour ici-même, alors que cent d'entre eux sont encore en Allemagne et que beaucoup de ceux qui sont revenus sont encore à se reposer en famille à la campagne. - Nous pensons que cette fête ne pourra avoir lieu que dans quelques temps et nous espérons que la date du 14 juillet sera propice à tous égards.

Mais envers les deux camarades qui viennent de rentrer, auxquels nous sommes d'ailleurs très heureux d'associer votre camarade Labrouche, il n'était pas question d'attendre pour leur manifester l'unanimité de notre joie. - Ils sont rentrés avant hier. Si hier n'eut été un dimanche, nous les aurions reçus hier.

Mes chers amis,

Au nom de toute la famille des T.E.O.B., je vous souhaite la bienvenue. Vous savez, j'en suis sûr, tout ce que ce mot, de moi à vous, contient. Entre nous, il n'y aurait pas besoin n'est-ce pas, de longs commentaires ; le croisement des regards et le fraternel serrement de mains sont assez explicites.

Cependant, je veux pour une fois, rompant avec l'habituel laconisme militaire, vous préciser les sentiments de tous vos camarades qui m'en voudraient de ne pas avoir été un interprète assez éloquent, et détailler pour vous, Mesdames et Messieurs, les raisons que vous avez d'avoir une particulière gratitude envers ces deux revenants, et envers leurs camarades de combat, femmes et hommes.

A vous deux donc, mes Camarades, je dirai : Voyez ce rassemblement unanime et enthousiaste pour vous accueillir. - Lisez sur tous ces visages la joie qui éclate à vous revoir sains et saufs - Sachez le nombre de fois qu'il fut question de vous dans les conversations, depuis cette tragique après-midi de

septembre 1943, et en particulier depuis ces derniers mois où nous étions sans nouvelles de vous, passant par des alternances d'espoirs et d'anxiétés, selon qu'une jeune auditrice avait cru entendre votre nom parmi les évadés vers la Russie, ou que nous entendions, hélas, les atroces révélations des horreurs commises par les Boches dans ces camps dont le nom est maintenant célèbre pour mille ans, et plus.

Sachez la nostalgie qui s'est emparée plus particulièrement de nous, vos Camarades de combat, en ces journées d'allégresse comme celles de la Libération ou de la Victoire, qui pour nous n'étaient pas d'allégresse totale parce que vous n'étiez pas là et parce que nous n'étions pas certains de votre sort.

Recevez de tous les remerciements pour le magnifique exemple d'abnégation que vous avez donné pour faire concourir la France, notre Patrie, à la Victoire, pour les souffrances que vous avez endurées, payant ainsi à notre place le tribut au succès de la civilisation.

Et vous, Mesdames, qui avez tant souffert, partagez avec os maris les marques de notre sympathie. Soyez pleinement heureuses et fières de les retrouver sains et saufs, entourés de nos affections et de notre estime et recevez vous-mêmes ces frêles témoignages de notre fraternelle sympathie.

A vous, mes amis, je veux maintenant profiter de la circonstance qui se présente à moi pour rendre hommage à ceux de vos camarades qui ont lutté d'une façon ou de l'autre, combattants de la Résistance, F.F.I., revenus parmi nous ou encore engagés dans l'Armée, camarades du groupe Jade, et plus spécialement à ces deux-ci qui furent à la pointe d'avant-garde et s'y conduisirent en héros.

Ayant été, à des titres divers, votre chef, j'ai pensé que c'était pour moi à la fois un droit et un devoir de rendre publiques les félicitations que j'ai à adresser à vos camarades.

A vous, camarades, qui furent prisonniers sans avoir eu seulement pour beaucoup la possibilité de vous battre, qui avez souffert pendant cinq ans dans votre chair et dans votre cœur, frères devant lesquels nous nous inclinons tous pour ces souffrances, je m'adresse d'abord pour vous dire, pour vous montrer que nous pensions à vous, car nous aussi nous connaissions quels étaient les ennemis de l'humanité, et nous vous avons témoigné de notre intérêt pour vous à notre manière, qui fut de mettre dans la balance toutes nos forces, nos intelligences, nos vies et jusqu'à celles des nôtres, pour que justice soit faite de vos oppresseurs.

Mon cher Labrousse, dont l'énergie et l'audace ont mérité une place à part, acceptez ici le témoignage particulier de notre affection et de notre admiration.

Mais c'est surtout à la jeune génération des moins de vingt ans que j'entends m'adresser pour lui donner en exemple les actes de leurs aînés. - Jeunes gens, vous qui jusqu'à présent donnez l'impression par votre conduite désordonnée de ne rien comprendre à la tragédie humaine, écoutez, regardez, et tâchez de conserver dans la mémoire le souvenir de cette cérémonie, où vos aînés sont venus si nombreux remercier ceux qui se sont dévoués pour les autres. - Laissez-moi espérer que, si peut-être vous n'en saisissez pas tout le sens d'aujourd'hui, elle vous impressionne cependant assez pour que vous vous souveniez plus tard, à l'âge d'hommes, et réalisiez alors qu'on ne doit pas toujours ne penser qu'à soi.

Tous, mes amis, vous sentez que l'écrasement des Boches nous apporte un espoir immense de vivre enfin dans des conditions humaines. - Sans doute nous souffrons dans notre inconfort matériel et cela durera encore longtemps, des années peut-être, suivant le temps que nous aurons mis à reprendre notre équilibre moral et donc à travailler sérieusement au bien-être de tous, mais vous sentez bien que c'est aux Boches avant tout que nous sommes redevables de cette misère. Les horreurs dont vous pouvez voir les images au cinéma ou entendre les détails de la bouche même de ceux qui les ont vues vous donnent une faible idée de ce qu'aurait pu être la vie sous leur domination de vainqueurs définitifs. - Eh bien, si tout cela vous est épargné, et maintenant pour longtemps, certes nous le devons à la ténacité britannique, à l'héroïsme russe, à la juvénile ardeur américaine si puissamment aidée par un matériel d'une efficacité aussi péremptoire, mais encore et beaucoup à l'abnégation et à la foi françaises, faites de cette masse de sacrifices librement et consciemment consentis, dans une ambiance où la voix de la Patrie était si délibérément et obstinément brouillée, qui sont représentés devant vous par ces combattants F.F.I., dont une partie, non la moindre, après un hiver passé dans des conditions matérielles et morales si méritoires, après avoir tout récemment encore payé son tribut pour libérer le Médoc, sont encore actuellement dans l'Armée Française - par ces modestes du groupe de renseignements, par vos deux camarades dont on peut bien dire, comme l'un d'entre nous, qu'il a fallu quinze miracles pour qu'ils en reviennent, par nos disparus et nos morts enfin, victimes des bombardements, fusillés et torturés.

Je salue d'abord le groupe de nos Résistants ; ils ont été les uns et les autres de tout leur cœur dans leurs groupements respectifs où ils ont accompli

maintes besognes périlleuses et réussies, comme ces mises hors service de locomotives, n'est-ce pas Marius ? - Qu'ils me laissent leur dire ici mon regret que les exigences de mon service d'alors m'aient empêché d'être auprès d'eux aux heures décisives, pour les rassembler et les guider. -

Mais un soldat ne choisit pas ses missions.

Mais c'est surtout ceux du groupe Jade que je veux vous présenter ; ils sont tout étonnés sans doute de se connaître enfin, car malgré la bonne réputation bordelaise, je crois que beaucoup d'entre eux, s'ils se soupçonnaient, ne se connaissaient pourtant pas.

Il est bien qu'aujourd'hui témoignage leur soit donné qu'ils ont bien travaillé, parce qu'avant tout ils ont été les soldats dévoués et modestes, ayant accepté de servir en sachant d'avance, car j'avais bien eu soin de le leur dire, que la première qualité était la discrétion, donc le renoncement à toute publicité honorifique. - Cette condition rébarbative ne m'a pas empêché de trouver des aides précieux : explorateurs cyclistes qui ont tenu la campagne très loin : sopin, clavé, Gensous, Lacomme, Pierre Vergne, Claverie, et qui m'ont permis de connaître l'ordre de bataille de la Rochelle aux Pyrénées - coureurs, chargés des tournées de protection pendant les émissions - indicateurs précieux dans les alentours plus immédiats : comme Jarry - Carreau - Huguet - Sopin - Dubourg - Delsol - Bressy - Mitteaux, poussant nos investigations jusque sur les pistes de Mérignac, comme le brave Saumon, pour qui j'eus si peur à cause de cette enveloppe posée sur mon bureau après mon départ, ou comme notre brave Pech qui est ici à 72 ans, pour témoigner aux jeunes qu'il n'est point d'âge pour les braves - Jeunes gens, regardez votre ancien, et tâchez d'être, comme il a été toute sa vie, guidé par le sentiment du devoir - comme Baudon, observateur vigilant du Médoc - auxiliaire pour missions de toute nature, M. Renaud, toujours présent, tireurs de plans comme MM. Bichon et Pujolle, dont la besogne a comporté sans en avoir l'air des risques importants, par suite des curiosités et des bavardages, leveurs de plans dans la campagne bordelaise, les Dedieu, Feutry, Clément et son équipe, grâce auxquels j'ai pu à trois reprises transmettre le plan de toutes les installations allemandes de la région - prêteurs de maisons pour émissions, rôle périlleux entre tous, pour lequel je dois une gratitude à Feutry, à Faure, à Domergue, à vous Jaime qui avait si chiquement mis votre maison à mon entière disposition et avez bien failli le payer très cher, à vous les Balmas, à vous surtout Madame qui, poussant très loin le tranquille courage, gardiez votre imperturbable sourire même devant les Boches arrêtés à votre porte en quête de notre poste, pendant que ces deux Messieurs partaient au galop dans les vignes avec celui-ci, et qui d'ailleurs avez ensuite, infatigable

voyageuse, transporté si souvent des courriers bien explosifs - à vous Reiller, enfin, qui après avoir été si hospitalier, avez sauvé vos camarades et beaucoup d'autres par le cran dont vous avez su faire preuve devant ces Messieurs de la Gestapo. - des lieutenants, hommes à tout faire, qu'il aurait fallu citer partout, Favrichon dont je parlerai tout à l'heure, Clément dont j'ai déjà parlé et qui alliait à la minutie de la présentation de ses documents, le soin de ne rien laisser dans l'ombre, me faisant souvent penser à ce fils d'un roi de France qui protégea son père pendant la bataille de Poitiers : « Père, gardez-vous à droite, Père, gardez-vous à gauche ». Notre si regretté Dabin, qui alliait au cran du combattant des chars de la glorieuse 4^{ème} Division du général de Gaulle, le charme qui lui avait conquis toutes les sympathies ; on peut dire aujourd'hui que, grâce à lui qui par son père me communiqua à temps une pièce capitale, nous pûmes enregistrer un important succès en permettant le bombardement à Saint-Pierre-des-Corps d'une division en cours de transport d'Angoulême vers la Russie.

J'en arriverais maintenant à nos deux premiers rôles, si un souci d'élémentaire justice ne m'obligeait à faire violence à la modestie de ces deux dames, en vous disant, de l'une d'elles, ma femme, qu'elle a tout connu de tout temps, et qu'elle a donc partagé mes émotions, les fatigues et émotions nouvelles inhérentes à la vie clandestine, et beaucoup de mes risques - de l'autre mademoiselle Allamigeon, qu'elle fut la cheville ouvrière du groupe ; que d'abord elle eut le mérite, très grand à nos yeux, de m'apporter la lumière alors que je me débattais dans le noir, me rongé à ne savoir comment trouver un jour un lien avec une organisation de résistance, une vraie (car vous savez si on était méfiant et si on avait raison de l'être). Il est vrai qu'en m'apportant cette lumière, elle n'était peut-être qu'un instrument de la Providence ; mais il est non moins vrai qu'elle avait déjà depuis des mois pris de gros risques, en participant par exemple au transfert d'un certain drapeau, ou en logeant le chef de notre service, qui fut pendant ce temps trahi et recherché, au point qu'une nuit elle et sa sœur reçurent la visite de soldats allemands venus perquisitionner et qui repartirent sans trouver les papiers et cachets compromettants qui étaient là pourtant sous les fagots ; qu'ensuite elle fut ma secrétaire et celle de notre chef, dévouée, disciplinée, constamment guidée par le sentiment du devoir envers la Patrie.

Quant à nos deux camarades, auxquels vous trouvez peut-être que j'ai été bien long à venir, et pourtant me suis-je limité aux T.E.O.B., qu'en dirais-je, que de très simple : l'un fut mon radio, l'autre mon second.

Mon radio, qui eut d'abord le grand mérite d'être excellent opérateur et passionné de son métier, qualités qui permirent une efficacité maximum, mais qui

pour moi fut encore un soldat incomparablement discipliné, animé d'une foi patriotique à toute épreuve, dont jamais je n'eus à douter que quelle que fut l'heure à laquelle je lui porterai un message, il ne fut prêt à le transmettre. Dès l'abord, il avait connu tous les risques, toutes leurs conséquences et sans forfanterie les avait acceptés. Notre service avait apprécié la valeur de ses services ; il mesura sa perte, dès sa disparition. - Il dut plus tard mesurer encore mieux sa valeur morale en éprouvant les ravages causés dans notre équipe, ailleurs en France, par d'autres radios qui n'ont pas su, eux se taire, et firent, eux, capturer dix sept membres du groupe.

Mon second, l'homme à tout faire, qui remplit tour à tour les emplois déjà cités et d'autres encore puisqu'il me remplaça, assumant de pair avec l'un ou l'autre des radios, tous les risques de leurs émissions, qui jamais n'accueillit une mission par d'autres paroles que « Bien mon capitaine » - Il savait beaucoup de choses du service ; il savait aussi, ou croyait savoir, comme moi-même, que les Boches avaient des moyens d'annuler la volonté : il fit alors le sublime sacrifice de sa vie, dans un geste exigeant une dose de volonté peu commune et fit, lui, le don de sa personne pour sauver ses camarades du service, vous et bien d'autres. - Dieu seul n'a pas voulu que cela fût et nous lui en rendons grâce devant tous. Mais, mes amis, croyez-vous à présent que des mots puissent exprimer la force des liens qui nous attachent désormais les uns aux autres ?

Mes amis, je vous l'ai dit, trop longuement peut-être et pourtant très sommairement les mérites de vos camarades des tramways qui ont fait partie, sans trop le savoir, du groupe Jade-Amicol - Ai-je besoin de vous assurer qu'il n'est pour ce faire entré dans mon cœur aucun sentiment de vanité. - Je n'ai pas le droit, n'en ayant pas le pouvoir, de faire des promesses de récompenses pourtant justifiées et demandées - Ceux qui ont servi ont su dès le début, et accepté, que leur rôle demeurât obscur. - C'est là leur grandeur. Il n'y eut donc chez vous ni distribution de surnoms éclatants, ni pluie de galons. Mais j'ai estimé de mon devoir, une fois bien sûr du retour des plus méritants, de ceux en l'absence desquels aucun hommage ne pouvait être rendu, de donner ici, en famille, mon témoignage de chef de ce que ceux-ci ont fait pour tous, afin que du moins fût balayé le souvenir de certaines paroles impures, insultantes pour des soldats tombés victimes, non de leur imprudence ou de leur folie, mais simplement de leur devoir et de leur courage.

Bordeaux, le 28 mai 1945.

Pierre Moniot